

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 40

Artikel: Vieux papier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUR LE VIF

*Le commencement d'un voyage vers l'au-delà
(Notes prises au cours du voyage.)*

MON ami Jean-Pierre et moi, attendions l'autobus qui devait nous conduire à Nyon.

Notre dernière heure venait de sonner, mais nous n'avions rien entendu, probablement à cause de Jean-Pierre qui, de sa jolie voix de baryton, avouait qu'il « n'avait pas de bananes aujourd'hui ».

Tout à coup, ce que les paysans de la contrée appellent l'autobus, surgit. C'était un cyclone de bois, de fer, de têtes effarées qui passait en trombe.

Nous fîmes des signes.

Trois cents mètres plus loin, la machine stoppa, les têtes effarées s'entre-choquèrent. Nous accourûmes.

Deux voyageuses entières, placées face à face saignaient du nez, un demi-voyageur pleurait contre elles, les appelait tante et maman, leur demandait de descendre.

— L'autobus, le vrai, est en réparation, nous expliqua le conducteur, on m'a donné à la place cette machine. Si je n'ai pas arrêté à la station c'est qu'il devient de plus en plus difficile de remettre la guimbarde en mouvement.

Et, en effet, il héla quelques passants qui l'aiderent à la pousser jusqu'au-dessus de la descente.

— Cela commence bien, ricana Jean-Pierre.

Nous montâmes dans la voiture.

— Vous n'avez pas peur ? nous demandèrent les voyageuses en nous faisant place.

— Pas le moins du monde, répliquâmes-nous.

L'air admiratif de ces dames ne nous rassura pas et je crois bien qu'à ce moment déjà nous commençons à souffrir un peu du ventre.

— Tenez-vous bien ! ordonna le conducteur, il se produit chaque fois une brusque secousse, au départ.

Nous sourîâmes comme d'une bonne plaisanterie, et nous laissâmes indolemment nos mains sur nos genoux, tandis que les dames, les traits crispés, se cramponnaient à leurs banquettes et que l'enfant s'accrochait désespérément à leurs robes.

— Attention !

Un choc. Nous saignons du nez, Pierre et moi.

Un choc. Je donne du crâne contre le crâne du conducteur, puis, dans un vacarme de fêraillie, nous partons tout de suite à une allure inquiétante.

— Ça, par exemple !... s'exclame Jean-Pierre.

— Nom de tonnerre ! lâche le conducteur, voilà de nouveau les freins qui ne fonctionnent plus !

— Mon Dieu ! implorent ces dames.

Nous nous regardons apeurés, puis nous regardons terrifiés la route aux courbes pleines de promesses.

L'enfant hurle de tout son gosier, de toutes ses entrailles.

Haletants, nous épions les gestes du conducteur, attendant de lui une parole réconfortante.

— C'est la panique ! déclare-t-il.

— Laissez-nous descendre, nous avons charge d'âmes, gémissent les dames.

— Impossible ! C'est la panique ! je vous dis que c'est la panique !

— Mon Dieu...

Nous ressentons à l'estomac cette pression que connaissent les gens qui montent sur un huit américain. Nous nous rejetons en arrière, les doigts rîvés éperdûment à nos sièges, les yeux agrandis par l'effroi, du vent dans nos cheveux.

Un cri : nous prenons un virage à gauche.

Un cri : nous prenons un virage à droite.

Un cri : après une petite montée, la route plonge.

— Crénom ! lance le conducteur.

Un cri : nous évitons un char à droite.

Un cri : nous évitons un char à gauche.

Les femmes joignent les mains sur notre passage.

— Imbéciles ! vous allez vous casser la figure ! hurle un monsieur.

Je regarde les dames : leurs visages apparaissent horrifiés sur l'écran mobile du paysage qui fuit, vertigineux.

Un cri : nous risquons d'écraser une fillette.

Un cri : nous écrasons un chat.

Un cri, deux cris, des cris : nous dévalons dans la rue principale d'un village. Les toits des maisons, les cheminées tournent sur un ciel flou, les fenêtres se brouillent, un agent de police surgit, disparaît.

C'est une contravention que nous hapons.

Des jeunes filles s'éparpillent de chaque côté de la route, un homme fait un bond en arrière avec un bébé sur les bras.

— Nous sommes fou... halette le conducteur quand un virage à gauche, un à droite, un à gauche et à droite lui coupe la respiration, ...tus ! achève le conducteur qui perd la tête.

Mais heureusement, la rue monte, la guimbarde ralentit sa course entre deux haies de maisons.

— Pourvu que nous arrivions en haut, dit le conducteur, et que nous ne dégringolions pas en arrière !

A ces mots, une des voyageuses prend le parti de s'évanouir, ce qui la dispense de réfléchir. Nous parvenons doucement sur le plat où nous nous arrêtons enfin.

Sauvés, nous étions sauvés !

Alors, le conducteur, se tournant vers nous, à voix basse nous confie :

— Vous savez, messieurs, je n'ai pas voulu vous le dire pendant le trajet pour ne pas épouvanter ces dames, mais je puis vous l'avouer maintenant : j'ai cru que nous allions nous assommer !

André Marcel.

Exposition de produits vaudois. — On sait qu'un Comité, à la tête duquel se trouve M. Emile Fornerod, a eu l'idée de montrer à la population genevoise des échantillons de produits fournis par l'industrie et la terre vaudoise.

Ce comité, après plusieurs mois d'efforts, est arrivé à un résultat magnifique. Dans quelques jours, c'est-à-dire le 3 octobre prochain, l'Exposition ouvrira ses portes.

Le vaste Bâtiment Electoral sera méconnaissable. Grâce à la magie du pinceau de M. Molina et de MM. Loutan père et fils, à qui les autorités vaudoises fournissent de précieux documents, le visiteur retrouvera là vivante un peu de la patrie vaudoise ; une rue avec ses vieilles arcades et ses boutiques, des pintes, une maison communale traditionnelle, sous le magnifique décor de la chaîne du Muveran, feront vibrer le cœur de nos compatriotes et de tous ceux, et ils sont nombreux, qui connaissent notre beau pays.

Dans les échoppes, dans les stands, on pourra déguster les produits de chez nous, nos vins renommés, la savoureuse charcuterie, des fromages, etc., et y admirer des dentelles, des faïences, des cigares et des cigarettes, de la verrerie, etc...

Ce sera un beau témoignage rendu à la fertilité de notre sol, au labeur de ceux qui le cultivent, à l'ingénieuse activité de nos artisans qui trouveront là l'occasion de se créer de nouveaux débouchés.

Malgré son côté utilitaire, son but pratique, cette exposition sera des plus gaies. De nombreuses festivités sont prévues et chaque jour on pourra se distraire après s'être instruit.

Des trains spéciaux partiront de St-Maurice les dimanches 4 et 11 octobre à 8 h. 15 du matin pour arriver à Genève à 11 h. 13.

Le dimanche 4 octobre, le Conseil d'Etat du canton de Vaud sera reçu officiellement par les autorités genevoises. Ce sera une belle journée qui contribuera à resserrer les liens entre les deux cantons voisins.

Vaudois, vous irez nombreux à l'Exposition pour prouver à vos compatriotes de Genève que vous savez apprécier l'œuvre qu'ils ont entreprise pour l'honneur et la prospérité de notre cher canton.

Les frères aimables. — Alors, Jeanne, je n'ai plus rien à espérer, vous ne vous laisserez pas attendrir ?

— Non, Paul, je ne pourrai jamais vous aimer et ne serai jamais pour vous qu'une sœur... Qu'avez-vous donc, vous paraissez tout pensif ?

— Oui, je réfléchis que j'ai déjà trois sœurs !

UNE PETITE HISTOIRE D'ABSTINENCE

DE nos lecteurs nous communique le petit récit que voici, absolument authentique, dit-il.

Un industriel qui avait quelques ouvriers, reçut un jour la visite d'un ouvrier, Suisse allemand, qui avait la réputation de boire un peu trop. Il était très babillard et écorchait le français d'une façon extraordinaire.

S'adressant au patron, l'ouvrier lui dit :

— Mossié ! mâ, il veut travailler chez vous.

— Eh bien, oui, mais vous buvez trop ; vous faites ribote trop souvent.

Jean, avec orgueil :

— Oh ! Mossié, pas craignez ; mâ, y a posé la signure chez la ministre, mâ boit pli... rien... di tout.

Et il montra sa carte d'abstinent.

— Puisque vous avez signé l'abstinence, vous pouvez commencer à travailler.

Au repas de midi, le patron, sa famille et les ouvriers mangeaient tous à la même table. Chacun avait un verre de vin. Il ne fut pas mis de verre à la place de l'abstinent, mais il se récria, disant :

— Mossié, la ministre il a dit à moi qué ça faisait né rien, boire un verre à midi.

F. J. H. C.

Vieux papier. — Naïves questions et devinettes vaudoises, à la mode du temps jadis :

Où les disputes se prolongent-elles ? A Etoy. — Où pompe-t-on l'eau sucrée ? A Puidoux. — Où les ménagères ont-elles le plus de travail ? Au Chenit. — Où les gens sont-ils rigolos ? A Founex. — Où brûle-t-on en hiver, le plus de fagots ? A Froideville. — Où offre-t-on la volaille gratis ? A Donneloye. — Où les mœurs sont-elles plutôt douces ? A Colombier. — Où conserve-t-on une précieuse relique ? A Ste-Croix. — Où calme-t-on ses douleurs ? A Baulmes. — Où brûle-t-on les plus belles bougies ? A St-Cierges. — Où lave-t-on le mieux la lessive ? A Bassins. — Où est-on le plus mal couché ? Aux Planches. — Où est-on le mieux blanchi ? A la Chaux. — Où chacun est-il dans l'aisance ? Au Lieu. — D'où peut-on voir les plus belles lunes ? D'Ecublens. — Où les abstinentes vont-ils de préférence ? A Fontaines. Mais les altérés se dirigent vers les Tavernes. — Quels sont les Vaudois qui sont le plus insensibles ? Ceux de Roche. — Où doit-on toujours faire une halte ? A Crans. — Quelle est entre toutes les communes du canton, celle qui porte le numéro un ? Premier. — Quelle est la moins incroyable ? Croy ; la plus rébarbative ? Crin (Le Châtelard, Montreux) ; la plus légère ? St-Livres ; la moins stable ? Brenles ; la moins sensée ? Faoug ; la moins étroite ? Epesses ; la plus avancée ? Rances ; la plus fraîche ? Bière ; la plus méridionale ? Provence ; la plus française ? Champagne ; la plus espagnole ? Dommartin. — Quelle est la ville du canton la plus petite ? Villette ; et la plus récente ? Villeneuve.

Maintenant, dites-moi, si Abraham le patriarche revenait sur la terre, où dresserait-il sa tente ? A La Sarraz, près de la gare. Il serait ainsi entre la Sarah et l'Agar.

MADAME LA BAILLIVE

LE 24 janvier demeure une grande journée pour la terre de Davel et par contre-coup pour tout le sol helvétique. En 1798, ce qui était alors intolérable c'était l'étroitesse hautaine du patriciat bernois bien plus que le régime lui-même. Il n'y a en effet aucun rapport entre le système appliqué par les baillis des Petits-Cantons pressurant le Tessin, et celui de Berne administrant le Pays-de-Vaud dans les limites précises de la dime. Et les cas sont faciles à citer où la classique patte de l'ours eut des gestes de délicatesse. Qu'on nous permette de rappeler un charmant fait divers relaté dans le Registre des Conseils de la ville de Nyon en date du 23 décembre 1754.

« Il a été mis en proposition si on voulait faire une civilité en présent à Madame la Baillive Stürler ; il a été trouvé unanimement qu'il y avait lieu à faire une reconnaissance à la dite Dame pour une infinité de raisons, sa magnifique Seigneurie Ballivale Stürler ayant pendant toute sa préfecture donné à notre public des marques de bienveillance de toutes espèces, dans les